

L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS SPORTIFS AU FIL DES ANNEES

par Thomas Bauer¹



« Le sport de l'intelligence n'est rien sans l'intelligence du sport » notait Paul Vialar dans un texte de 1963². Imaginaire littéraire et imaginaire sportif, sport de l'écriture et écriture du sport, les interdépendances étaient ici clairement établies. Ce jeu sémantique fut le résultat d'un projet d'écriture dont les racines ont germé au *Plume-Palette-Club*, un petit club sportif privé créé en 1919³ par Marcel Berger⁴. Regroupant à ses débuts quatre artistes « piqués »⁵ (Berger, Braga⁶, Arnoux⁷ et Goerg), ce point de ralliement connut un véritable succès, à tel point que l'une des branches du PPC se transforma en *Association des Écrivains Sportifs* au cours de l'année 1931. Cette arborescence synthétique est l'occasion de tracer les raisons qui ont conduit les écrivains à se regrouper, tout en examinant les processus qui ont sous-tendu cette mutation institutionnelle. Certains artistes se sont en effet réunis autour d'une même affinité, la pratique sportive, d'où s'est constitué un véritable projet d'écriture, raison pour laquelle ils ont œuvré pour l'institutionnalisation d'un mouvement littéraire.

LE PLUME-PALETTE-CLUB : LE RENDEZ-VOUS DES ARTISTES

¹ Membre du Comité directeur de l'Association des Ecrivains Sportifs et enseignant au département de la formation à l'INSEP.

² P. Vialar, *le Sport*, Paris, Hachette, Notes et maximes, 1963, p. 117.

³ Association des Ecrivains Sportifs, brochure 2001.

⁴ Marcel, Anne, Emile Berger (pseudonyme : Criticus) est né le 13 mai 1885 à Crèvecœur-le-Grand (Oise). Fils de J. Berger et Louise Benoist, il se maria le 23 juillet 1914 avec Madeleine de Jurquet de la Salle, avec qui il eut deux enfants : Gérard et Vickie. Agrégé de Lettres, il fut Président de l'Association des Ecrivains Sportifs (1947-1959), et membre du comité de la Société des Gens de Lettres. Il reçut les grades d'officier de la Légion d'honneur, et de commandeur du Mérite sportif. Il décéda le 18 novembre 1966. cf. *Who's Who in France*, Paris, Jacques Lafitte, 1959, 1967.

⁵ Expression empruntée à Marcel Berger lui-même dans un article de la revue *Héraclès*, juillet 1948, n° 27.

⁶ Entré au Tennis Club du Racing à 12 ans, Dominique Braga se mit à l'escrime (épée et fleuret) au cours de son adolescence. Puis, il pratiqua l'aviron, la natation et l'athlétisme. Son roman *Cinq mille* fait l'éloge du 5 000 mètres en athlétisme.

⁷ Alexandre Arnoux a joué au rugby au lycée de Chambéry, où il était Président de l'association sportive du lycée.

« Marcel Berger a tellement cru au sport qu'il a réussi à faire de toute sa vie une épreuve sportive »¹. Ce portrait rapide établi par Paul Vialar est celui d'un homme ayant connu le sport dès son plus jeune âge. Dans un texte autobiographique, *Pourquoi je suis sportif*, Marcel Berger présente d'emblée son enfance, et les joies du sport que lui a enseignées son père. Homme vigoureux et « sportif », amoureux de la nature, ce dernier n'hésita pas à récompenser son fils de cinq francs pour avoir appris à nager. Cela n'empêchait pas Marcel Berger de passer des après-midi entières à faire du vélo ou à jouer au ballon. Et le soir, avant de se coucher, son frère lui récitait des « tirades enflammées de l'*Iliade* et l'*Odyssee* »². Avec humour, il avoue même avoir décroché, dix ans durant, le « premier prix de gymnastique »³. À l'âge de treize ans, épris de littérature chevaleresque et hellénique, il s'inscrivit à un concours journalistique organisé par le *Vélo*, dont il obtint le premier prix dans sa catégorie⁴. Cette sensibilité littéraire lui permit d'admirer l'exploit athlétique des Américains Sweeney et Meyer Prinstein aux JO de Paris en 1900 : « Des demi-dieux, c'est bien ce qu'ils étaient pour nous, ces champions héritiers des héros homériques et moyenâgeux »⁵.

À l'âge de dix-huit ans, lycéen à Lakanal, il s'exerça au sprint dans les allées du parc de Sceaux. Si le départ lui paraissait fondamental, il portait une attention particulière à la fin de course, et cultivait « le bond de jaguar sur la ligne d'arrivée »⁶. Peu après, entré en Khâgne à Henri IV, il s'adonna au rugby, aux côtés d'un « certain » Jean Giraudoux. À la même période, il entra au SCUF où il s'affirma dans le poste de trois-quarts aile. En 1912, à la suite d'un surmenage intellectuel, il tomba gravement malade. Sa morphologie devenant de plus en plus « squelettique »⁷, et ses mensurations diminuant de jour en jour, il partit plusieurs semaines se ressourcer dans les Alpes. Il recouvra des forces progressivement. Il fut, hélas ! appelé peu de temps après à la guerre, dont il sortit diminué et « fort déprimé »⁸. À ce moment-là, trouvant « honteux de se laisser vieillir »⁹ de la sorte, il convainquit quelques-uns de ses amis proches de poursuivre un entretien musculaire régulier. Il rechercha ainsi, en compagnie d'Alexandre Arnoux, un sport adapté à leur condition : « Un « papier » que je donne dans l'*Auto*, des pneus et des coups de téléphone de camarades de lettres, Henri

¹ P. Vialar, *le Sport*, *op.cit.*, p. 122.

² M. Berger, *Pourquoi je suis sportif*, Paris, édition de France, collection « leurs raisons », 1930, p. 11.

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ M. Berger, « Mes souvenirs sportifs », *Héraclès*, Paris, Susse, février 1948, n° 22, p. 7.

⁵ *Pourquoi je suis sportif*, *op.cit.*, p. 29.

⁶ *Ibid.*, p. 32.

⁷ *Ibid.*, p. 46.

⁸ *Ibid.*, p. 55.

⁹ *Ibid.*, p. 68.

Desgrange qui nous invite à venir tâter du cross dans le bois de Saint-Cloud... Nous sommes quatre au rendez-vous : Arnoux, Braga, Goerg et moi. De retour, nous tenons, à la maison, un comité... de salut public. Le « *Plume Palette Club* » est fondé ».¹ C'est alors qu'il eut l'idée d'instaurer ce rendez-vous « sportif » dans un esprit de pure camaraderie, le dimanche matin, au stade de « Duvigneau de Lanneau » (quai de Passy) ou dans l'île de la Grande-Jatte ; fraternité autour de laquelle s'était greffée l'idée d'une morale sportive, résumée ici en quelques mots par Paul Vialar : « Liberté. Égalité. Fraternité. Inutile de graver ces mots au fronton des monuments : ils sont dans les cœurs. En vérité, est-il meilleure fraternité, et mieux établie, que sur le stade ? »². Rapidement, maints jeunes artistes et intellectuels rejoignirent en nombre le PPC dont, entre autres, Igor Stravinsky, Ivan Goll, Robert Lotiron, Jean Prévost, André Obey et Jean Giraudoux.

Une ambiance chaleureuse s'installa, et les membres du groupe rayonnèrent « du sourire et de la conviction que leur donnait leur ferveur »³. Chaleur sportive de ces jeunes écrivains, peintres et musiciens qui, par dérision, s'amusaient sur le nom même PPC, Paul Vialar soulignant qu'en réalité, cela signifiait : « Pour prendre congé⁴... de l'homme que nous étions avant de nous mettre à pratiquer le sport »⁵. S'adonnant à une véritable séance d'éducation physique, associant une gymnastique de formation et une gymnastique d'application, les membres du PPC effectuaient une leçon d'hébertisme, « complète, progressive, qui déraille, désintoxique, désankylose un nombre insoupçonné de muscles »⁶, suivie en général d'une pratique sportive, le basket-ball essentiellement. L'état d'esprit bon enfant qui y régnait est revisité avec nostalgie par Paul Vialar qui, dans ses *notes*, se moque de ses homologues du PPC, à l'image de Goerg ou Stravinsky : « Quel rythme et quelle originalité mettait alors Igor Stravinsky dans sa course ! À ce moment-là il ressemblait à sa musique »⁷ ; « J'ai entendu dire du peintre Goerg courant, par un titi qui le regardait du bord de la piste : « Regarde comme il agite bien les pinces » ».⁸ Cette camaraderie sportive

¹ *Ibid.*, p. 68.

² P. Vialar, *Lettre ouverte à un jeune sportif*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 19-20.

³ *Ibid.*, p. 79.

⁴ Marcel Proust dans le premier tome d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* raconte un épisode relatif à la Princesse Mathilde, laquelle se serait brouillée avec Taine, à cause d'un article qu'il aurait écrit sur l'Empereur. Elle lui aurait « laissé une carte avec P.P.C. » cf. Paris, GF Flammarion, 1987, p. 214. Danièle Gasiglia-Laster précise dans ses notes que certains auraient traduit un peu hâtivement par « Princesse pas contente », car en se référant au journal des Goncourt, Daria Galateria pense qu'il faut plutôt comprendre « pour prendre congé ». La Princesse aurait ainsi précisé la phrase suivante : « Eh bien, je ferai cela... J'ai une visite à rendre à Mme Taine, je lui mettrai ma carte avec P.P.C... Oui, ce sera prendre à jamais congé de lui. » Cité p. 353.

⁵ P. Vialar, *le Sport*, *op.cit.*, p. 120.

⁶ M. Berger, *Pourquoi je suis sportif*, *op.cit.*, p. 69.

⁷ P. Vialar, *le sport*, *op.cit.*, p. 120.

⁸ *Ibid.*, p. 121.

s'organisa au fur et à mesure autour d'une philosophie artistique. Le Plume-Palette-Club se rapprocha en effet d'un salon littéraire qu'on pourrait qualifier de *plein air*. C'est l'idée en tout cas énoncée par Pierre Charreton, pour qui « le stade tendait à devenir un lieu de rencontre analogue... aux salons d'autrefois, aux cafés des symbolistes, des surréalistes et plus tard des existentialistes. »¹ Le nom même « Plume-Palette-Club » ne semble pas si original que cela, sinon dans l'air du temps. Nous l'avons retrouvé dans une nouvelle d'Oscar Wilde, *le Millionnaire modèle*, publiée en 1891, dans laquelle le protagoniste, Hughie Erskine, rencontre Alan Trevor, un artiste peintre, avec lequel il va converser un soir au « Palette Club »². Au cours de cette période, Oscar Wilde avait effectivement rejoint un groupe de jeunes intellectuels brillants, « The Souls » (les âmes), dont les discussions tournaient autour de l'art, de la littérature et de la politique, dans une perspective de modernité sociale. Le sport étant également un phénomène moderne, on peut supposer qu'il y ait eu ici un emprunt ou une transposition du nom PPC. Quoi qu'il en soit, ce salon de plein air devint le lieu d'une créativité artistique où l'objet sportif suscita les jeux de mots. Dans ses *Notes et maximes*, Paul Vialar nous livre quelques citations qu'il s'amusait à construire par analogies. C'est le cas par exemple du concept de culture : « Cet homme est vraiment cultivé : il peut et d'un seul coup porter ses onze gros dictionnaires »³. Jeu sémantique entre la culture physique et la culture savante qu'on retrouve également dans la nature de l'épreuve, sportive ou littéraire : « Cent mètres : un conte bref. Huit cents : une nouvelle courte. Quinze cents : une nouvelle. Cinq mille : un roman. Le marathon : un roman-fleuve »⁴. Aussi, les écrivains du PPC, conscients de leur moyen d'expression, s'engagèrent progressivement dans l'écriture de textes sportifs. Tandis que Marcel Berger publia *Histoire de quinze hommes* en 1924, racontant l'épopée d'une équipe de rugby, André Obey⁵ fit l'éloge de l'athlétisme dans son *Orgue du stade* (1924). Alexandre Arnoux publia quant à lui *La malédiction de l'ovale*⁶ (1925), une nouvelle dans laquelle le héros, Plouck, est un ballon de rugby n'acceptant plus sa mise en retraite, au fond d'un vieux placard nauséabond. Après un sursaut d'orgueil, Plouck se laisse mourir par désespoir : « Plouck se traîna jusqu'au coin le plus sombre, frétila un

¹ P. Charreton, *Les fêtes du corps, histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France, 1870-1970*, Université de Saint-Etienne, CIEREC, 1985, p. 84.

² Wilde Oscar, « le Millionnaire modèle », *Le crime de Lord Arthur Savile et autres contes* (1891), Paris, Le livre de poche, n° 3127, 1971, p. 104.

³ P. Vialar, *le Sport, op.cit.*, p. 117.

⁴ *Ibid.*, p. 119.

⁵ André Obey fut repéré par Marcel Berger à Limoges. Il l'hébergea à Paris, avec sa femme, et le convertit au sport. Aux J.O. de 1924, A. Obey et M. Berger devinrent chroniqueurs sportifs à *l'Impérial Français*. Ils avaient obtenu leurs cartes de presse par le biais de Frantz Reichel, alors Président de l'Association des Journalistes Sportifs. Ce dernier avait apprécié le livre de M. Berger, *Histoire de quinze hommes*, sorti en avril 1924.

⁶ A. Arnoux, « la malédiction de l'ovale », *Suite variée*, Paris, Gallimard, 1925, p. 39-49.

peu, comme une limande à sec ; il lui sembla qu'une mêlée de masse énorme s'effondrait sur lui, une mêlée accablante dont nul talonneur, nul demi ne le tirerait jamais ; il eut un sursaut encore ; il revit les poteaux, de l'herbe, l'équipe en formation d'attaque, un déplacement sur l'aile, une charge oblique dans les bras d'un garçon aux bielles actives, une passe rectiligne et sèche, à la hauteur du bas-ventre, en pleine course ; il entendit la clameur, la clameur vaste, il sentit contre son abdomen l'épiderme de la terre... Alors l'aiguille du chronomètre bougea d'un cinquième de seconde, puis s'arrêta. L'éternité commençait »¹.

Un projet d'écriture semble avoir ainsi vu le jour. Au premier abord, le sport et la littérature n'ont rien en commun, l'un relevant de l'action directe, effort purement physique, l'autre étant une transposition poétique. Pourtant, « le côté épique de l'épopée, l'exaltation de moments qui placent l'homme au-dessus de lui-même et le besoin de les chanter, souligne Paul Vialar, appelle la littérature »². Si l'auteur parle d'un mariage « de raison », très vite celui-ci se transforme en « amour »³. En prenant le temps de bien pénétrer dans l'activité physique, comme le fit Jean Prévost en 1925 avec son essai *Plaisirs des sports*, l'écrivain « voit mieux », « sent mieux », et « c'est « la vérité intérieure » de cet événement qu'il fera ressentir »⁴. Plutôt que de parler littérature pour la littérature, ces écrivains virent dans le sport une thématique nouvelle, riche en émotions et sensations : « nous fûmes possédés du désir, du besoin, de faire partager ce que nous comprenions, ce que nous ressentions »⁵. Cette volonté d'explorer cet objet, dont la « connaissance expérimentale demeure indispensable »⁶, fut amorcée, en partie, par la finesse d'écriture d'André Obey. Ce dernier, en effet, a su révéler au lecteur, dans son *Orgue du stade*, l'aspect psychologique du héros dans la course du 800 mètres olympique. Et Paul Vialar finit par rapporter : « Grâce à André Obey, on osa⁷ ».

L'ANNEE 1931 : LA RECONNAISSANCE OFFICIELLE

Ils décidèrent de promouvoir la littérature sportive : quelle gageure ! Aussi, vu l'ampleur de la tâche, il leur fallut institutionnaliser un mouvement littéraire, dont la quête d'identité devint une préoccupation quasi journalière. En effet, afin d'animer leurs idéaux

¹ A. Arnoux, « la malédiction de l'ovale », *op.cit.*, p. 49.

² P. Vialar, *Lettre ouverte à un jeune sportif*, *op.cit.*, p. 74.

³ *Ibid.*, p. 75.

⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵ *Ibid.*, p. 82.

⁶ G. Prouteau, *Anthologie des textes sportifs de la littérature*, Paris, Ed. Défense de la France, 1948, p. 42.

⁷ P. Vialar, *Lettre ouverte à un jeune sportif*, *op.cit.*, p. 84.

sportifs et finaliser leur métier d'écrivain, Marcel Berger et ses amis proches fondèrent le 17 juillet 1931 l'*Association des écrivains sportifs*¹. Tristan Bernard se vit confier la présidence, dont il assumait la responsabilité jusqu'en 1947, date de sa disparition. Comment aurait-il pu en être autrement pour cet homme de lettres et de sports ? Charismatique et plein d'humour, ce gentleman croyait réellement aux vertus sportives. Il avait compris depuis longtemps combien le sport était un véritable phénomène d'émancipation sociale², autant qu'une continuité avec le travail d'un dramaturge³. Pourtant, il faut l'avouer, il n'était pas vraiment un grand sportif. En paraphrasant les mots de Tristan Bernard lui-même, Gilbert Prouteau le caractérise dans son *Anthologie des textes sportifs* : « le seul coureur cycliste n'ayant jamais gagné une course. Il pratiquait l'automobile comme touriste, l'hippisme comme turfiste et désespéra l'honnête Charlemont lorsqu'il s'initia à la boxe française »⁴. Sa première action fut d'établir, en compagnie de ses collaborateurs, la teneur du programme, résumé ici par Gilbert Prouteau : « Il s'agissait d'affirmer l'existence du genre et d'exalter sur le terrain une double parité athlétique et littéraire »⁵.

En ce qui concerne la promotion littéraire, si les écrivains pouvaient compter sur les maisons d'édition pour obtenir une importante publicité, ils s'organisèrent nonobstant pour créer des prix de littérature sportive. Au cours de l'année 1928, pendant laquelle la Fédération internationale de football association, la FIFA, décida en son congrès d'Amsterdam la création de la Coupe du monde, la fédération française de Football mit en place un concours littéraire. Marcel Berger s'était, semble-t-il, déjà à l'époque, rapproché de cette fédération afin de constituer un « Prix de Football » en 1929. En tout cas, c'est l'opinion d'André Billy, qui le souligne dans un petit article paru dans les *Annales* du 15 août 1929 : « je le soupçonne fort d'être l'instigateur de l'affaire »⁶. Jean Giraudoux devint un membre du jury attitré. Et dans un article du 9 décembre 1932, il se laisse aller à quelques considérations sur son propre rôle :

¹ Cf. Les statuts de l'association.

² Il nous livre un message politique : « Dans ma longue carrière de sportsman, j'ai eu sous les yeux de nombreux exemples des bienfaits de l'éducation sportive, de son influence morale qui m'apparaît indéniable. J'ai connu des gens, pas très bien élevés, qui se battaient dans la rue, par tous les moyens. Le jour où on les amenait à la salle et où ils commençaient à boxer, ils ne se permettaient plus que les coups permis. Ils avaient appris à respecter les lois, sans lesquelles un jeu quelconque, un exercice quelconque, une société quelconque n'a pas de raison d'être. » cf. Préface du livre de Bellin du Coteau, *L'éducation physique. Obligation nationale*, Paris, Berger-Levrault, 1918, p. XV.

³ Le dramaturge est un véritable sportif : « D'instinct, sans suivre d'autres règles que celles qu'il s'est formées, il prépare ses personnages comme un entraîneur prépare ses athlètes, de façon qu'à l'instant où ils seront en présence, ils soient dans la meilleure condition possible. Alors on dirait qu'il se retire du ring, et qu'il laisse ces personnages se mesurer sans témoins, tant la lutte est à ce moment libre, logique, loyale. » cf. *Autour du ring*, Paris, Gallimard, 1925, p. 16-17.

⁴ G. Prouteau, *op.cit.*, p. 96.

⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁶ A. Billy, « Le prix de Football », *Annales Politiques et littéraires*, 15 août 1929.

« j'avoue prendre grand plaisir à la lecture de ces intrigues saines et modestes, et contempler chaque année, avec quelque émotion, l'amoncellement de trois cents manuscrits accompagnés chacun d'une enveloppe fermée, sur laquelle s'étale une écriture de lettre anonyme et qui ne referme, d'ailleurs, qu'un nom, celui d'un athlète au repos, et écrivant »¹. Une fois les statuts de l'association déposés, les écrivains sportifs, à l'image de Marcel Berger et Jean Giraudoux, prirent d'assaut les pouvoirs publics afin d'obtenir des crédits. Après de multiples démarches, ils obtinrent du gouvernement la responsabilité de décerner le « Prix du dirigeant sportif » en 1934² (Jules Rimet, premier prix), et un « Prix » en 1939 pour récompenser le meilleur livre sportif de l'année³ (Roger Frison-Roche, premier prix en 1943 avec son roman *Premier de cordée*), tous deux dotés d'une somme substantielle.

En ce qui concerne la « parité athlétique », il s'agissait non seulement d'organiser une vie associative, mais aussi de défendre ouvertement la cause sportive. C'est par le jeu que Marcel Berger, alors secrétaire général, allait tenter d'impulser une atmosphère amicale. En effet, il avait envoyé aux membres du bureau, dont André Maurois et Maurice Genevoix faisaient partie, une première circulaire dans laquelle il était inscrit : « viens jouer » ! À travers cette anecdote, Paul Vialar explique que le jeu est naturel, et qu'il fallait s'engager dans l'association de manière ludique et artistique. Si les membres furent au premier abord désabusés, ils prirent vite cela à la rigolade⁴. Mais plus sérieusement, le bureau mit en place en 1932 « la première fête des écrivains sportifs », sorte de concours athlétique suivi le soir d'un gala ; elle se déroula dans l'enceinte mythique du Racing Club de France⁵. Paul Vialar s'en fit le témoin dans les *Annales* en énonçant la présence d'une trentaine d'écrivains, dont Jean Giraudoux, Tristan Bernard, Jean Fayard, Marcel Berger, Denys Amiel, Jean Prévost, Pierre Bost, André Obey, Maeterlinck, Rosny aîné, Georges Lecomte, Paul Morand, Henry de Montherlant, ou encore Jacques de Lacretelle. Tandis que Jean Giraudoux faisait office de starter du cent mètres, remporté par Jean Prévost (premier « recordman littéraire »), et que Denys Amiel lançait le poids, Marcel Berger sautait en longueur. Pendant ce temps, Tristan Bernard caressait sa barbe d'où s'échappaient tour à tour « des sourires et des anecdotes »⁶. L'année d'après, des photographies furent prises par un journaliste qui s'amusa

¹ J. Giraudoux, « Le Prix de Football », *Annales Politiques et littéraires*, 9 décembre 1932.

² Ce prix couronne un dirigeant ou un animateur, bénévole ou mécène, qui par son action et la hauteur de ses vues a le mieux servi le sport, conçu comme outil éducatif et humaniste.

³ Voir le mensuel *Sport et Santé*, n° 112, mars 1939.

⁴ P. Vialar, *Lettre ouverte à un jeune sportif*, *op.cit.*, p. 110.

⁵ Il faut noter que ce lieu n'a pas été choisi au hasard, puisque un certain nombre d'écrivains sportifs étaient membres au Racing Club de France dont, évidemment, Marcel Berger (depuis 1920), Dominique Braga (1912), ou encore Alexandre Arnoux (1928). cf. *Annuaire* du Racing Club de France de l'année 1929.

⁶ P. Vialar, « La première fête des écrivains sportifs », *Annales Politiques et littéraires*, 15 juin, 1932.

à les retravailler et à les zoomer ; ce qui permit à Paul Vialar de titrer : « avec la caméra folle chez les écrivains sportifs »¹.

Dans le même temps, Jean Giraudoux, l'un des membres les plus influents, s'était engagé dans la promotion sportive. Le 25 novembre 1932, il écrivit un article « musclé » dans les *Annales Politiques et littéraires* : « L'hôtel de ville contre le sport » ! Il y souleva la méprise volontaire des élus, en soulignant leur refus de construire des sites sportifs : « Il s'agissait pour moi de savoir ce que la ville de Paris avait fait de ses promesses aux sportifs et de ses terrains libres. J'ai dû, hélas ! constater que, si les premières subsistaient intactes, il ne reste plus rien des seconds... Donc sur toute cette ceinture de Paris, pas un nouveau parc, pas un stade d'amateurs, pas un jardin de sports »².

L'affinité sportive de certains artistes à la sortie de la guerre a été l'occasion de lancer une idée moderne, dans un contexte favorable à la promotion de textes sportifs. Après des premiers essais dans diverses directions, et suivant des sensibilités éparses, un petit noyau de jeunes écrivains a su s'organiser pour instituer une véritable association littéraire, visant à défendre la cause sportive. Peu à peu, ils ont affiné leur mouvement pour lui donner toutes ses lettres de noblesse pour jouer un rôle non négligeable dans le mouvement sportif et journalistique.

LA POURSUITE D'UN IDEAL

Depuis la disparition de Tristan Bernard, et ce jusqu'à nos jours, quatre présidents se sont engagés à poursuivre l'idéal entrepris : Marcel Berger (1947-1959), Paul Vialar (1959-1985), Bernard Destremau (1985-2002) et Monique Berlioux (depuis 2002). Tous ont eu à cœur de valoriser la littérature sportive, soit en promouvant l'Association auprès du grand public, soit en valorisant l'esprit communautaire qui régnait entre les écrivains. Toujours est-il que chacune de ces quatre personnalités a eu la joie d'apporter sa pierre à la consolidation de ce bel édifice.

Après une interruption de trois ans, de 1945 à 1948, Marcel Berger fédéra l'ensemble des membres pour que l'Association retrouve toute la vitalité qui l'avait fait naître. Il parvint dans un premier temps à la faire déclarer au Journal Officiel du 5 novembre 1948³ avant de

¹ *Annales Politiques et littéraires*, 26 mai 1933.

² J. Giraudoux, « l'hôtel de ville contre le sport », *Annales Politiques et littéraires*, 25 novembre 1932.

³ Récépissé de déclaration n° 12.982.

recevoir l'agrément ministériel au mois d'avril 1952¹. Le jury pouvait désormais délivrer un « Grand Prix de Littérature Sportive » et faire rayonner l'Association sur le plan médiatique. Le but de celui-ci était de couronner un ouvrage écrit en langue française, individuel ou collectif, que ce soit un roman, un essai ou une encyclopédie, dont les qualités littéraires, l'authenticité ou l'originalité contribuaient à la cause du sport. Ce succès amena Marcel Berger, alors Président d'honneur, à créer en 1964 le prix « Pierre de Coubertin » en vue de récompenser, cette fois-ci, une personne dont l'œuvre littéraire ou artistique serve l'esprit olympique du baron ; il fut attribué cette année-là à André Dunoyer de Segonzac. À côté de cela, Marcel Berger souhaitait perpétuer les traditionnelles fêtes sportives. Aussi, était organisée chaque année une fête athlétique de printemps au stade Lacretelle, à Jean Bouin ou à l'INS, à l'instar de celle du 7 juin 1953 qui comptait plus d'une trentaine de participants : Jean-Claude d'Ahetze, Violette d'André, Jean l'Anselme, Georges Arest, Jean Arnaud, Lucienne Delforge, Léon Bohain, Michel Droit, Émile Lefranc, Henri Chabrol, Serge Groussard, Pierre Naudin, Gilbert Prouteau, Michel de Saint-Pierre, Bernard Villard, et même Jean de Beaumont, Président du Comité Olympique Français. Bien d'autres manifestations sportives eurent lieu en parallèle tel le championnat annuel de Volley-Ball qui opposait écrivains et artistes – Jean Couturier, trésorier pendant la présidence de Paul Vialar, y fut reconnu comme l'arbitre « officiel ». La natation était également au programme, organisée par Monique Berlioux avec son club du Nautic, à l'exemple de cette journée du 23 juin 1960 où l'on vit, à la piscine Molitor, les exploits de Pierre Béarn, Alain Bouvette, Jean-François Brisson, Henri Chabrol, Henri-Jacques Huet, Jean Paulhac ou encore Bernard Villard. De même, tous les ans, à Deauville, les écrivains et les artistes se disputaient la coupe Koval de Tennis où brillèrent Michel de Saint-Pierre et Bernard Destremau.

Lorsque Paul Vialar prit la présidence de l'Association en 1960 il souhaita poursuivre cet esprit de convivialité. Venu lui-même au club par amitié, il voulut perpétuer cette principale source de rassemblement. L'émulation compétitive et le dilettantisme apparent dont faisaient montre les écrivains primaient sur l'écriture, laquelle ne venant qu'en concrétiser l'esprit. Il confirma par conséquent l'importance des fêtes annuelles et en fit l'un des rituels incontournables. Il écrivit, en 1967, sa *Lettre ouverte à un jeune sportif* « destinée à tous les jeunes pour qui le sport est à la fois un exercice salutaire et un moyen de dépassement de soi-même »². Ancien athlète et Président de l'Association des Gens de

¹ Sous le n° 11.781.

² P. Vialar, *Lettre ouverte à un jeune sportif*, Paris, Albin Michel, 1967, quatrième de couverture.

Lettres¹, il a su trouver les mots pour évoquer le monde du sport et de l'aventure. Passionné par l'univers de la chasse qu'il a su peindre avec talent dans plusieurs romans, *La grande meute*, *L'homme de chasse*, *Fusil à deux coups* ou encore *Les invités de la chasse*, il l'était aussi par les courses hippiques ; et d'aucuns se souviennent certainement de Flavien Genêt, l'attachant héros de *L'éperon d'argent* ou de *La cravache d'or*. Durant sa présidence, il fut entouré par de nombreuses personnalités telles Jean Couturier, Lucienne Delforge, Émile Moussat, Jean Paulhac, Géo-Charles, Henri Chabrol et Bernard Villard². Le 10 décembre 1984, Paul Vialar décide de quitter ses fonctions et devint alors « Président d'Honneur »³.

Héros de guerre⁴, joueur de tennis au palmarès impressionnant⁵, diplomate⁶ et écrivain⁷, Bernard Destremau prit ainsi la direction de l'Association et fit en sorte d'accorder une grande importance au bon usage de la langue française, comme il l'affirma dans un éditorial de *La LETTRE* :

... Le maintien à l'intégralité de nos termes nous conduit à un autre problème, celui de la pénétration de la langue anglaise dans nos activités. Il est commun à bien des nôtres de dire « l'anglais c'est plus commode, plus pratique, plus concis ». Certes, nous ne sommes pas pour une opposition systématique à l'emploi de mots d'origine anglo-saxonne : après tout, nos amis d'Outre-Manche se gardent de traduire « Dieu et mon droit » et n'ont pas trouvé d'expression correspondante à « esprit de corps ».

Si l'on peut dire que tel footballeur n'a pas converti la pénalité (penalty), on comprendrait mal qu'un francophone impénitent écrive que tel joueur a raté son écrasement (smash). Quoi qu'il en soit, il convient de ne pas déformer dans la traduction française le sens des mots anglais. Quand un arbitre de Roland-Garos annonce « filet » pour une balle qualifiée en Angleterre de « let », il se laisse influencer par un « faux ami ». Le filet, en anglais, c'est « net » ; le « let », c'est une balle à rejouer, en maintes occasions autres que lorsqu'elle touche le filet. Si une feuille de *L'Équipe* ou un oiseau de paradis atterrit, l'échange commencé, on laisse pour compte (let) la balle en jeu et on en sert une autre. Faisons la chasse aux mots anglais, certes, mais sans aller jusqu'à y perdre notre latin...⁸

¹ Il reçut des prix avec *La rose de la mer* (pour lequel il obtint le prix Femina en 1939) et *La mort est un commencement* (pour lequel il reçut le grand prix de la ville de Paris).

² Bernard Villard a effectué un travail considérable pendant plusieurs années comme secrétaire général puis vice-président de l'Association.

³ Paul Vialar, Ass. 33190 (anc. 17692), dernier récépissé 9376 P, Préfecture de Police de Paris, 18 décembre 1984. Paul Vialar s'est éteint le 8 janvier 1996.

⁴ Après avoir réussi à sortir de la France occupée, au début de l'année 1943, il combattit avec le général de Lattre de Tassigny qui lui remit la Légion d'honneur. Voir le livre de Bernard Busson, *Héros du sport, héros de France*, éditions d'art Athos, 1947.

⁵ Il participa à de nombreuses compétitions, dont la Coupe Davis, de 1936 à 1954. Il fut le meilleur français en 1937, 1941, 1942, 1943, 1952 et 1954. Voir l'article d'Eric Lahmy, « Bernard Destremau s'est éteint », *L'Équipe*, vendredi 7 juin 2002.

⁶ Diplomate de carrière, il eut également maintes responsabilités diplomatiques : Député des Yvelines, Président du Comité parlementaire pour le sport (1968-1974), Secrétaire d'Etat auprès du ministre des Affaires étrangères.

⁷ Après la publication de son premier livre en 1955, *Tout le Tennis*, il poursuivit sa carrière d'écrivain avec : *A chacun sa guerre* (1984), *Le cinquième set* (1986), *Weygand* (1989), *Quai d'Orsay, derrière la façade* (1994) et *Jean de Lattre de Tassigny* (1999). Il travaillait sur sa troisième biographie, celle de Lacoste.

⁸ B. Destremau, *La LETTRE de l'Association des Ecrivains Sportifs*, n° 4, octobre 1999.

À la suite de Paul Vialar, Bernard Destremau a souhaité la diversification des prix littéraires : le prix de « Technique et de Pédagogie sportives » en 1985 – dit Prix Marie-Thérèse Eyquem – qui couronne un ouvrage, illustré ou non, apportant une contribution technique et pédagogique capable de favoriser l'épanouissement de la discipline olympique ou du sport en général, en enrichissant leur potentiel éducatif ; le prix de « l'Image » en 1991 – dit Prix Lacoste – décerné au livre illustré des meilleures images (documents, photographies, croquis, dessins, tableaux) contribuant à la reconnaissance, à la vulgarisation et à l'enseignement du sport ; le prix du « Commentateur sportif » en 1999 – dit Prix Bernard Destremau – décerné au meilleur commentateur audiovisuel (radio, télévision) à un journaliste professionnel aux connaissances et au jugement indiscutables qui, dans ses interventions sur le sport, se sera exprimé avec le souci constant de respecter les règles de la langue française, d'éviter l'usage abusif des sigles, des mots étrangers et de termes vulgaires ; en 2000 le Prix Louis Nucera rendant chaque année hommage à un grand écrivain du sport. Sous sa présidence, les remises de prix avaient été faites par de grandes personnalités politiques et dans des « lieux magiques », pour reprendre une expression de Bernard Villard : Jacques Chaban-Delmas à l'hôtel de Lassay en 1987 et 1988, Laurent Fabius à l'Assemblée nationale en 1989, René Monory au Sénat en 1992, etc. Il tenta également une « décentralisation » en favorisant la remise des Prix en province : en 1998 à l'hôtel de ville de Reims et l'année suivante, à Auxerre, fief de Jean-Pierre Soisson, ancien ministre de la Jeunesse et des Sports. Au cours des derniers mois de son existence, il suivait avec attention la construction d'un projet lancé en 2001, celui d'une *Anthologie* des textes primés par l'Association des Ecrivains sportifs. L'objectif était de « dynamiser »¹ l'Association. Il ne put cependant en voir la réalisation puisqu'il s'est éteint le 6 juin 2002, dans sa quatre-vingt-sixième année, laissant vacante la présidence.

Ancienne sportive² et dirigeante sportive³, journaliste⁴, productrice et réalisatrice pour la télévision française, Monique Berlioux, qui eut de nombreuses responsabilités notamment en occupant le poste de Directeur exécutif au CIO, prit sans surprise la succession de Bernard Destremau. Elle souhaita poursuivre les actions engagées, ne serait-ce que pour s'inscrire dans la continuité. En partant d'une réflexion sur le sens et la pertinence des prix successivement créés, elle transforma le Prix Louis Nucera en prix de la Carrière et voulut y

¹ Terme employé dans *La LETTRE de l'Association des Ecrivains Sportifs*, n° 8, mai 2002.

² Championne et recordwoman de France de natation (1938-1952), championne et recordwoman d'Angleterre, championne de Yougoslavie, demi-finaliste aux Jeux olympiques de Londres en 1948, et vice-championne du monde des vétérans en 1990.

³ Fondatrice du Nautic Club de France.

⁴ A l'ORTF, à la BBC, à *France Soir*, au *Figaro*, à *L'Aurore*, etc.

ajouter celui de « l'Humour sportif » – dit Prix Marcel Hansenne – pour couronner le meilleur humour sportif de l'année (un livre, un dessin, une chronique ou un reportage) – Jean Amadou fut en 2003 le premier lauréat. Depuis, elle n'a eu de cesse de vouloir mener à bien une nouvelle *Anthologie sportive*, en s'entourant, entre autres, de Roland Faure, Serge Laget, Jean-Paul Mazot, Nicole Darrigrand, Robert Parienté, Alexis Philonenko, et Bernard Villard. Bien que ce travail fût quelque peu nouveau, il s'inscrit dans la lignée des anciennes anthologies connues, celle par exemple de Marcel Berger et Émile Moussat, *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*¹, ou celle de Gilbert Prouteau, *Anthologie des textes sportifs de la littérature*². Entre tradition et modernité, cet ouvrage reflète bien la volonté de la Présidente de fédérer, avec force et vigueur, les membres de l'Association. Entourée par des personnes dévouées à la même cause, telles le secrétaire général Jean-Paul Mazot ou le trésorier Serge Laget, il est certain qu'elle laissera une empreinte non négligeable dans l'histoire de cette association d'écrivains sportifs.

De la création du *Plume-Palette-Club* à nos jours, un fil historique n'a jamais été rompu, et ce dans la mesure où une transmission s'est effectuée de génération en génération. Il convient désormais de cultiver cet héritage précieux légué par nos aïeux, comme le souligne à juste titre Bernard Villard lorsqu'il cite Marguerite Yourcenar : « quand on aime la vie, on aime le passé, parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine ».



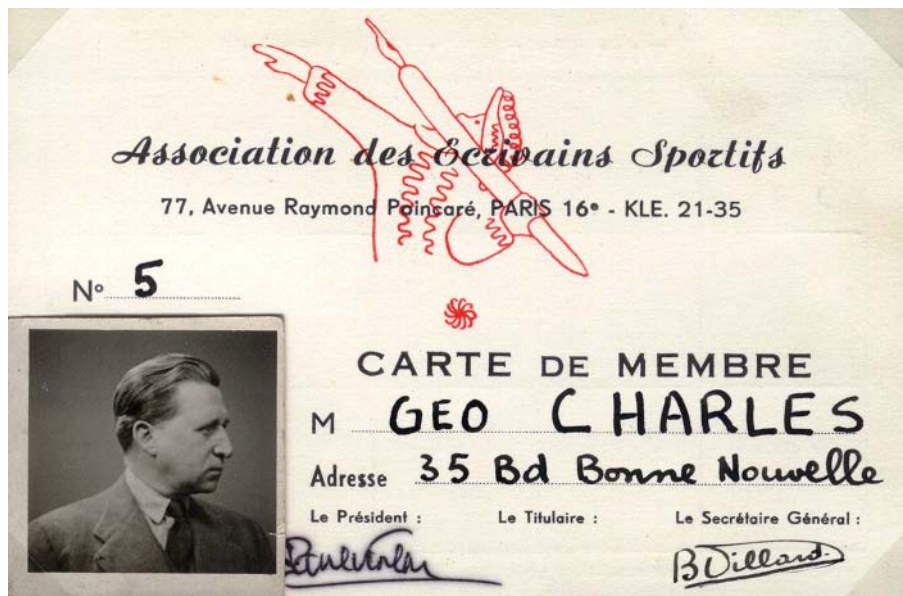
Vu - 1932

¹ Paris, Grasset, 1927.

² Paris, éditions Défense de la France, 1948.



14 avril 1959 – Réunion de l'Association des Ecrivains Sportifs
(On y voit Paul Vialar et Géo Charles)



Carte de membre de Géo Charles – 1959



**Paul Vialar donne le départ à la fête annuelle des écrivains sportifs
INSEP – 1973
(coll. Iconothèque de l'INSEP)**



**Remise des prix 2006 au Journal *L'Equipe*
Nicole Darrigrand, Monique Berlioux et Jean-Paul Mazot (de dos)**